

## **Le Chef d'orchestre d'Andrzej Wajda**

Wajda nous avait habitués à une alternance de films psychologiques (« Le bois de bouleau », « Les demoiselles de Wilko ») et de films résolument historiques (« Cendres et diamants », « L'homme de marbre »). Plus récemment, avec « Sans anesthésie », il réalisait une liaison étroite et subtile des deux approches, qu'on retrouve ici.

Une jeune violoniste polonaise découvre New York et surtout l'homme que sa mère avait aimé avant de se marier : émigré, devenu là-bas un très prestigieux chef d'orchestre. Double séduction : lui, par ce rappel de sa jeunesse ; elle, par cette relation d'amour et de liberté à la musique et à l'orchestre, dont elle rêvait. Il la suivra de peu en Pologne, et, ovationné, remplacera pour la préparation d'un grand concert le mari de la violoniste, chef d'orchestre d'une petite ville. Celui-ci, angoissé, brutal avec ses musiciens, médiocrement perfectionniste, se sentira vite un minable devant sa femme et son orchestre de qui le vieux chef a su très vite obtenir le meilleur, avec le sourire.

L'histoire n'apparaît qu'en filigrane : allusions aux pressions d'en haut, aux compromissions (pour réussir le concert, le jeune chef accepte de remplacer une partie de l'orchestre par des virtuoses de Varsovie), rapport de la Pologne aux USA et au prestige « international ». Et pour-

tant Wajda a fait un film politique, car la question principale est celle du pouvoir. Ce n'est pas un film sur la musique, mais sur « le chef » : liaison entre la musique, les musiciens, le public. Liaison nécessaire ? L'un veut forger, à la dure ; l'autre ne sert qu'à aider à mûrir. On dirait qu'il ne dirige pas, qu'il contemple...

Mais peut être est-ce deux aspects, ou deux temps, de ce pouvoir du « chef ». Le schématisme n'est pas de mise ici. Le vieux chef aussi a un pouvoir. Bien sûr, il l'a conquis autrement, il le « mérite », on le lui reconnaît. Mais surtout son amour ne l'empêche pas d'être égoïste, préoccupé de son image, aveugle au désarroi de la jeune femme. Quant au jeune chef, on le voit devenir mauvais : mû par la jalousie, peut-être par l'arrivisme. Mais ce n'est pas si simple. Il aimait aussi la musique. Cependant, ce qui apparaît déterminant c'est le bilan global tel qu'il se dessine à la fin : le vieux chef d'orchestre, malgré ses défauts est apprécié presque de façon mythique, pour son amour de la musique et le respect de ceux qui la créent avec lui, un certain sens du collectif, alors que l'autre est haï pour sa dureté, son mépris, ses compromissions.

La jeune femme, dans tout cela, apparaît comme le seul être qui soit libre et fort d'emblée parce que dégagée de toute position de pouvoir (alors que le vieux chef n'a pu acquérir qu'au terme de sa carrière une certaine liberté fondée sur son prestige et sa valeur). Krystyna Janda, la jeune amazone de *l'Homme de marbre*, la muette lunaire de *Sans anesthésie*, est ici plus ordinairement « féminine » : une interprète. Et cependant libre. Son regard révèle, sa vie la pousse. Et le procès qu'elle fait en quelques mots de son mari, et qui clôture le film comme une guillotine, fait écho au procès du « mâle » dans « La Cité des Femmes ». Wajda, comme Fellini est fasciné par le fantastique retournement qu'opèrent les femmes : « J'ai peur des femmes : elles sont une classe ascendante et dominatrice », avait-il déclaré à la sortie de « Sans anesthésie ». Pourtant, celle-ci ne fait que juger le rapport au pouvoir, béquille de la médiocrité pour tant d'hommes : c'est en cela que les femmes dominent aujourd'hui et font peur. Là encore Wajda n'est pas schématique : il y a des itinéraires. C'est un autre vieil homme, le père de la violoniste qui lui dit : « Ton mari est comme moi quand j'étais jeune, et comme tous les hommes : délicieux, idiot et lâche, quitte-le avant qu'il ne te démolisse ». Et lui, le vieil homme sans prestige, sait l'aider à se redresser. Rarement un film arrive à un tel degré de complexité derrière un très apparent schématisme. Et c'est pour cela qu'il touche et bouleverse. Parce qu'on se débat tous contre le jugement simpliste des autres et contre nos propres simplifications. Ici passe toute la densité de nos contradictions.

F.C.